

L'Homme et la société

Un entretien avec Harry Magdoff, éditeur de *Monthly Review* à l'occasion du 40e anniversaire de la revue , par Robert Sayre et Michael Löwy

Harry Magdoff, Robert Sayre, Michael Löwy

Abstract

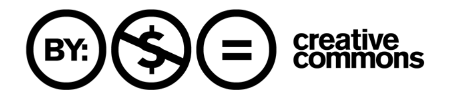
Harry Magdoff, An Interview.

An interview granted to Robert Sayre and Michael Löwy at the beginning of this year, on the occasion of the 40th anniversary of Monthly Review, of which Magdoff is an editor. Magdoff talks about the history of the journal, its evolution and its continuity, as well as about the influence of the journal, particularly on the New Left, and finally about what the future may hold. Magdoff also gives us his thoughts on the work of the present academic Left.

Résumé

Un entretien accordé à Robert Sayre et Michaël Löwy au début de cette année, à l'occasion du 40e anniversaire de Monthly Review, dont Magdoff est co-éditeur. Magdoff parle de l'histoire de la revue, avec son évolution et sa continuité, de l'influence exercée par celle-ci, notamment sur la Nouvelle gauche, et enfin de ses perspectives futures, Magdoff livre également ses réflexions sur les travaux de la gauche universitaire actuelle.

doi : 10.3406/homso.1989.2420



Un entretien avec Harry Magdoff, éditeur de *Monthly Review* à l'occasion du 40e anniversaire de la revue

Michaël Löwy et Robert Sayre

Sayre : Pourriez-vous tout d'abord nous parler des débuts de *Monthly Review* ?

Magdoff : Le premier numéro est sorti en mai 1949. C'était la période où la Guerre froide battait son plein, une période où l'on n'utilisait le mot socialisme que pour le condamner, où le mouvement syndical participait à la Guerre froide en rejetant de son sein tout syndicat soupçonné d'être influencé par les communistes. Non seulement le A.F.L. (American Federation of Labor) et le C.I.O. (Congress of Industrial Organisations) avaient accepté la Guerre froide, mais ils y collaboraient activement aussi. On associe souvent la répression avec l'ère de McCarthy, mais en fait cette répression a commencé beaucoup plus tôt. Au moment où la revue a commencé, les comités qui enquêtaient sur la « subversion » — celui du FBI et le House Unamerican Activities Committee — étaient déjà en pleine activité. C'était donc une période de recul pour la gauche. Deux personnes — Paul Sweezy et Leo Huberman — étaient convaincus depuis un moment de la nécessité d'une revue qui défendrait l'idéal du socialisme, mais qui serait indépendante des partis. Ce dernier aspect était important, puisque la plupart des publications qui avaient existé auparavant, et à plus forte raison celles qui existaient à ce moment-là, portaient les traces d'un certain type de sectarisme, prônant la « ligne » d'un parti donné en faisant une large place aux conflits entre ces groupuscules. Alors, je pense que l'existence d'une revue socialiste sans engagement vis-à-vis d'un parti, était utile et a fini par jouer un rôle très significatif ; car étant donné que l'on n'était pas dans l'obligation de suivre une « ligne », on était beaucoup plus libre, non seulement dans sa manière de penser et ses analyses, mais aussi dans son style d'écriture même.

Le grand problème était : comment financer l'opération ? Or, un ami de Sweezy à Harvard, F.O. Matthieson, auteur entre autres de *The American Renaissance,* offrit un héritage qu'il venait de recevoir. C'est ainsi que la revue a pu être fondée. A cette époque, Sweezy habitait le

New Hampshire, alors que Huberman avait un minuscule appartement à Greenwich Village (New York) ; c'est dans cet appartement qu'on éditait la revue, la femme de Huberman faisant la comptabilité. Au début il y avait à peu près 400 abonnements, mais la revue a grandi par la suite.

SAYRE : Et pendant le maccarthisme, est-ce que la revue a connu des difficultés ?

MAGDOFF : Non, la revue n'était pas directement attaquée, et il n'y avait vraiment pas de raison qu'elle le soit, puisqu'elle ne constituait pas du tout une organisation ; mais chacun des deux éditeurs a été appelé à paraître devant le House Unamerican Activities Committee, Huberman probablement surtout à cause de son travail avec le syndicat maritime. Le cas de Sweezy est resté célèbre : on lui avait demandé de faire une conférence sur le socialisme et de donner quelques séminaires à une université dans le New Hampshire. Le procureur général de cet Etat a vu là l'occasion pour lui de se faire connaître au niveau national, ou peut-être tout simplement d'améliorer sa position à l'intérieur de son Etat, et il a organisé sa propre enquête sur les « activités anti-américaines ». Appelé à comparaître, Sweezy refusa de répondre à toutes les questions sur sa conférence ou le contenu de ses séminaires, en se fondant sur le principe de la liberté universitaire. Il fut jugé coupable, mais le procès alla en appel jusqu'à la Cour Suprême des Etats-Unis. La Cour — que Warren présidait déjà à l'époque — jugea qu'il y avait eu non-respect de la liberté de parole. Sweezy avait risqué plusieurs années de prison ou davantage. Pour lui cela avait donc été une situation très inquiétante ; mais en ce qui concerne la revue, le procès l'a peut-être au contraire aidée, parce qu'il a mobilisé les soutiens ; on envoyait de l'argent pour couvrir les frais, et le procès a servi de point de focalisation. L'ambiance, bien entendu, était répressive, mais il n'y a pas eu de tentative pour supprimer la revue. A l'époque c'était les individus que l'on poursuivait, et dans aucun des deux cas, celui de Huberman comme celui de Sweezy, je pense qu'on ne visait la revue.

LÖWY : Quels sont les éléments spécifiques que *Monthly Review* a apportés à la gauche et à la pensée marxiste aux Etats-Unis, dans cette première période des années 50 !

MAGDOFF : Eh bien, il faut dire d'abord qu'à l'époque je n'étais moi-même qu'un simple lecteur de la revue. Il y avait néanmoins un troisième collaborateur, qui n'a rendu sa collaboration publique qu'à la fin de sa vie : c'était Otto Nathan, l'exécuteur littéraire d'Einstein. Dans le premier numéro de *Monthly Review* — et nous l'avons réédité dans le dernier numéro — a paru un article d'Einstein sur le thème : « Pourquoi je suis socialiste ! ». Je rencontrais souvent Nathan à l'époque, et on discutait de la revue. C'était avant que je ne connaisse Huberman et Sweezy. Je pense donc que mon attitude était assez

objective, en ce sens que j'étais un de leurs lecteurs. J'avais des critiques à faire sur certains articles et certaines positions, mais pour moi c'était la seule revue de gauche qui valait réellement la peine d'être lue ; j'en lisais d'autres, bien sûr, mais c'était la seule que je pensais *devoir* lire. Non pas à cause d'une quelconque grande profondeur, mais parce qu'elle gardait toujours une perspective socialiste cohérente, et ouvertement marxiste. De temps à autre il y avait un « Review of the Month » (compte rendu du mois), d'Huberman ou Sweezy (et signé par les deux), qui développait une analyse générale de ce qui se passait, d'une manière qu'on ne trouvait pas ailleurs. Un cas classique et dont je me rappelle, c'est celui justement d'un article sur le phénomène du maccarthisme. Quant à la guerre de Corée, *Monthly Review* était l'un des seuls lieux où le point de vue officiel était mis en question et mis en question dans la perspective d'une compréhension de l'impérialisme américain. Loin d'être un accident, la guerre faisait partie de la construction de l'Empire américain. Or l'opinion publique au début était totalement unie dans son accord avec les actions du gouvernement, même dans les milieux de gauche. Le fameux journaliste I.F. Stone, par exemple, avait au début en tant que correspondant la même position que Truman et que le gouvernement américain ; mais lorsqu'il eût enquêté sur ce qui se passait réellement en Corée il fut choqué par ses découvertes, et il écrivit *The Hidden History of the Korean War*. Quand I.F. Stone aussitôt après avoir écrit son livre rencontra Huberman et Sweezy à Central Park, il leur raconta qu'il avait cherché un éditeur partout mais que personne n'avait voulu prendre son manuscrit. Huberman et Sweezy demandèrent à voir celui-ci et décidèrent qu'il était important de le publier. Jusqu'alors ils n'éditaient qu'une revue, c'est ainsi qu'ils devinrent aussi éditeurs de livres. Nous parlions tout à l'heure des années 50, et je pense que cela illustre bien le rôle de la revue à cette époque. Une grande partie de la gauche était morte ou battait en retraite, clandestine ou préoccupée par la défense de ceux qu'on envoyait en prison, et ainsi de suite. *Monthly Review* était le lieu où l'on pouvait trouver une analyse intelligente des courants du jour, avec des idées nouvelles et souvent des informations nouvelles. A la fin des années 50 la revue s'est penchée sur le mouvement des droits civiques, et il y eut un « Review of the Month » très important sur ce sujet... Puis une nouvelle orientation s'est faite avec la Révolution cubaine : Huberman et Sweezy visitèrent Cuba, et dans plusieurs articles et un livre ils proclamèrent qu'on était en train de construire le socialisme dans cette île. Au cours de mes voyages pendant ces années-là, en Yougoslavie ou en Amérique du Sud, par exemple, des gens m'ont souvent dit qu'ils avaient découvert la révolution cubaine en lisant *Monthly Review*. C'était là son rôle : elle était devenue un centre pour les intellectuels et les militants de gauche plus ou moins indépendants.

Son approche en ce qui concerne le Tiers monde était tout à fait inédite. Il est hors de doute, si l'on étudie l'histoire de la gauche qu'on y

trouve aussi bien dans la manière d'écrire que dans l'analyse à la fois une certaine ethnocentricité, une certaine eurocentricité, et une attitude impérialiste — consciente ou non — de pouvoir dominant. On le voit dans le mode de fonctionnement des partis communistes : le parti communiste britannique, par exemple, était censé diriger le parti indien, ainsi que le parti aux Etats-Unis devait diriger les partis cubain, mexicain, chilien. On peut même trouver cette mentalité dans les premiers débats de l'Internationale Communiste, quand certains ressortissants du Tiers monde soulevèrent des questions à cet égard, *Monthly Review* a ouvert la porte à une autre attitude, qui reconnaissait le rôle central du Tiers monde et des luttes anti-impérialistes. De ce point de vue les travaux de Paul Baran et de Gunter Frank furent extrêmement importants. Mais on trouve déjà un certain nombre de leurs thèmes dans *The Theory of Capitalist Development* de Sweezy, ou même chez Préobrazhenski. Les idées n'étaient donc pas radicalement nouvelles : mais *Monthly Review* revenait là-dessus dans beaucoup d'articles, faisant une place privilégiée au Tiers monde. On nous accusait souvent d'être « tiers-mondistes », de penser que le Tiers monde était le seul sujet important et de négliger par conséquent la classe ouvrière américaine. Dans une certaine mesure l'accusation était juste, mais la question est plutôt pratique que théorique : la classe ouvrière américaine n'était pas militante, et les véritables luttes se passaient effectivement dans le Tiers monde.

Löwy : Si l'on va maintenant vers la période qui suit les années 60, pourriez-vous nous dire si vous pensez que *Monthly Review* a influencé la Nouvelle gauche ? Si elle a joué un rôle dans son développement.

Magdoff : Ma réponse sera nuancée. D'abord, une anecdote. Deux livres récents sur les années 60 racontent la même histoire : quand les militants de la League for Industrial Democracy de l'Etat du Michigan, proche du parti socialiste, eurent rédigé leur manifeste — « The Port Huron Statement » — ils le montrèrent d'abord à Michael Harrington, qui le critiqua parce qu'il n'était pas ouvertement anti-communiste. Ensuite ils le donnèrent à Leo Huberman, qui leur demanda pourquoi ils n'avaient rien à dire sur le socialisme et sur Cuba. Huberman prétendait que si l'on passait ce dernier sous silence, on ignorait ce qui se passait de plus important dans le monde actuel. Selon l'interprétation proposée dans les deux livres, c'est la réaction d'Huberman qui aurait poussé ces jeunes, qui voyaient qu'elle ne les comprenait pas, à tourner le dos à la Vieille gauche. Je trouve personnellement cette interprétation absurde. Ce n'est pas comme cela que l'Histoire se fait ; on a rejeté la Vieille gauche ailleurs aussi, en France comme dans d'autres pays, ce qui indique qu'une mutation fondamentale était en train de se produire. Quant aux États-Unis, beaucoup de facteurs — sociologiques et psychologiques, politiques et culturels — ont joué, mais il me semble que le plus important était l'avènement du mouvement des droits civiques, qui appelait une

nouvelle prise de conscience. La guerre du Vietnam était également très importante évidemment. Et là je crois que *Monthly Review* a joué un rôle pour la Nouvelle Gauche ; car les jeunes se demandaient pourquoi l'Amérique s'était engagée dans la guerre, si c'était un accident, et ils s'interrogeaient sur la nature de la société américaine. Certains livres, de *Monthly Review Press* en particulier, ont pu leur fournir des éléments de réponse : *The Political Economy of Growth* de Paul Baran, *The Theory of Economic Development* de Sweezy, et mon *The Age of Imperialism*. Si l'on peut en juger d'après les chiffres de vente, qui étaient impressionnants... En même temps on a commencé à vouloir étudier le marxisme, et en ce domaine *Monthly Review* a également pu se faire entendre. J'étais impressionné à l'époque par ce qu'avait déclaré Robin Blackburn, l'éditeur anglais de *New Left Review*, lors d'une tournée aux Etats-Unis pour enquêter sur la Nouvelle Gauche dans ce pays dont il avait retenu un dénominateur commun — c'était que l'éducation politique des « adeptes » s'était faite en lisant *Monthly Review*. On reçoit toujours des lettres, d'ailleurs, de gens qui nous écrivent : notre université, c'était vous. Je ne dis pas, bien sûr, que *Monthly Review* a été le facteur prédominant dans la formation de la Nouvelle Gauche ; mais en ce qui concerne l'éducation théorique, et l'application du marxisme à l'économie américaine et mondiale, elle en a été une source majeure et eut une influence considérable. Les livres qui ont compté le plus, me semble-t-il, sont ceux qui traitaient de l'économie politique : notamment *Monopoly Capital* et *The Age of Imperialism*. On a fini par les utiliser dans des cours à l'Université, car la Nouvelle Gauche se recrutait surtout parmi les étudiants, et beaucoup de ces étudiants sont devenus des professeurs qui utilisaient ces livres dans leurs cours. Mais au bout d'un moment les étudiants n'ont plus aimé ces livres, ce n'étaient plus que les professeurs qui les appréciaient !

SAYRE : A quel moment avez-vous commencé vous-même à collaborer à la revue ?

MAGDOFF : En 1968. Déjà en 1966 Huberman et Sweezy m'avaient demandé si je ne voulais pas venir travailler avec eux. J'avais refusé, pour des raisons personnelles. Pendant des années je n'avais pas eu le loisir d'étudier, de réfléchir, et je voulais prendre le temps de le faire à ce moment-là, sans être accaparé par tous les problèmes pratiques de la gestion d'une revue. Au lieu de collaborer avec eux, alors, j'ai écrit les articles qui par la suite sont devenus *The Age of Imperialism*. Peu après, Huberman est mort lors d'une tournée qu'il faisait avec Sweezy en Europe — à Paris, je crois, Harry Braverman et moi sommes allés accueillir Sweezy à l'aéroport à son retour, et celui-ci m'a tout de suite demandé si maintenant j'accepterais d'apporter ma collaboration. J'étais toujours réticent, mais Sweezy pensait ne pas pouvoir continuer sans moi. Pourquoi moi en particulier ? Je ne le sais pas. Mais il y avait peut-être malgré tout une certaine logique à cela ; je me suis soumis à

cette logique, et je la vis encore actuellement, au bout de vingt ans...

Sayre : Pensez-vous qu'il y ait eu une évolution de la revue au cours des différentes périodes qu'elle a traversées ?

Magdoff : J'espère que nous avons continué à apprendre de notre expérience en cours de route, et que nos analyses ont reflété les changements survenus dans la réalité. On nous a attaqués une fois dans la *New Left Review,* prétendant que nous croyions à une sorte de super-impérialisme américain tout-puissant, et que nous ignorions les conflits qui existaient. Nous avons répondu que cela dépendait de l'époque. Pendant une certaine période l'Amérique était effectivement la puissance dominante, et pendant cette période nous l'avons conçue comme telle. Mais, lorsque cela a changé, lorsque les rivalités se sont développées entre grandes puissances, nous les avons tout de même reconnues et analysées. Il y a eu d'autres changements, bien entendu, avec le XXᵉ Congrès, le maoïsme, la révolution culturelle, la révolution cubaine, et il me semble que c'est l'ouverture d'esprit face à tous ces changements qui a caractérisé la revue. Mais autre chose aussi l'a caractérisée. Un économiste tchèque qui avait évité par miracle l'arrestation et l'exécution lors des procès dans son pays, et qui s'est réfugié aux Etats-Unis, nous a dit son estime pour *Monthly Review,* car elle montrait, disait-il, qu'on peut être à la fois critique et loyal envers le mouvement socialiste. Il me semble effectivement que tout en gardant un point de vue indépendant et critique, nous sommes restés fidèles aux bases théoriques du marxisme et à son but ultime celui d'une transformation véritablement révolutionnaire de la société — et des individus avec la société —, transformation qui jusqu'à présent ne s'est jamais produite nulle part au monde. Je dirais donc que les deux affirmations sont exactes : nous avons constamment évolué et nous sommes toujours restés les mêmes. En ce qui concerne l'analyse économique, je dois dire que, quand je relis nos anciennes analyses, je suis souvent frappé de voir à quel point elles ont gardé leur pertinence. En 1968, dans *The Age of Imperialism,* j'avais démontré par une analyse mathématique quelle serait la structure actuelle de l'endettement international. De la même manière, le cadre théorique de *Monopoly Capital* laisse deviner le développement de la stagnation dans les années 70. Je ne dis pas que Baran et Sweezy ont tout prévu, mais l'analyse globale a décelé des tendances. Dans ce domaine aussi je pense que l'on trouve à la fois des changements et une continuité dans les analyses de *Monthly Review.* Mais cette continuité, je ne la trouve pas chez d'autres. Ainsi nous sommes assez éloignés des principales tendances actuelles de la Nouvelle Gauche, où l'on passe son temps à construire de nouvelles théories ; où on en vient à donner plus d'importance à la nouveauté qu'à l'analyse fondamentale.

Sayre : A cet égard, quel est votre avis sur le livre de Russell Jacoby, *Les Derniers Intellectuels*, dans lequel il critique assez

sévèrement cette génération de la Nouvelle Gauche issue des années 60 qui, selon lui, a été « récupérée » en entrant à l'Université, le résultat en étant un marxisme hyper-sophistiqué mais qui a tendance à perdre son tranchant critique ?

MAGDOFF : J'estime que Jacoby a essentiellement raison, mais je nuancerais un peu. En polémiquant on exagère, et je ne pense pas que l'on puisse réduire toute la vie intellectuelle aux phénomènes dénoncés par Jacoby. Si l'argument de Jacoby se limitait à la formulation que vous venez de donner, je serais néanmoins tout à fait d'accord. Le marxisme universitaire — qu'il soit produit consciemment ou inconsciemment dans cette optique — est problématique sans aucun doute. Car il fait siennes toutes les limitations imposées par les disciplines spécialisées des sciences humaines : la sociologie, l'économie, la science politique, la critique littéraire, etc. (c'est beaucoup moins le cas avec l'historiographie, où l'on a fait des choses remarquables). Le langage utilisé est ésotérique, les ouvrages sont destinés à d'autres spécialistes, et ce qui importe avant tout, c'est de dire quelque chose de nouveau. On fait de savantes constructions théoriques basées sur d'autres théories. On peut mentionner plus particulièrement la tendance récente que l'on appelle « marxisme analytique », qui, en fait, représente la négation du marxisme. Comme dans l'économie bourgeoise, on pense faire de la « science » — donc, détenir les clés de la vérité absolue — en construisant des modèles sujets à un traitement mathématique. Mais cela n'a rien à voir avec le monde réel... Ce n'est pas en tant que marxiste que je parle : la Vieille garde des économistes classiques a souvent réagi de la même manière. Certains « marxistes analytiques » peuvent sans doute faire des tours de force brillants, mais ils vident le réel de son essence. En premier lieu, le marxisme est historique ; le *Capital* de Marx étudie les lois du mouvement de l'économie capitaliste. Le mouvement, c'est le *changement*, l'accumulation du capital. Avec les modèles mathématiques du « marxisme analytique » il n'y a pas de changement, pas d'histoire, et notamment pas de théorie de l'accumulation, qui est cruciale.

LÖWY : Mais ne pensez-vous pas qu'il y ait malgré tout dans cette énorme production des marxistes universitaires, des éléments valables pouvant servir la gauche, le socialisme ?

MAGDOFF : Bien sûr qu'il y a eu des contributions remarquables. Par exemple, malgré les critiques que je formulerais à son égard, j'ai de l'estime pour James O'Connor qui est l'auteur d'un livre utile et très important, *The Fiscal Crisis of the State*. Chez les historiens je citerais Eric Foner, Herbert Gutman. Quant à Brenner, je ne suis pas tellement d'accord avec lui, mais je pense que son travail est certainement important. Bien qu'on sente quand même un peu trop chez lui l'application d'une formule schématique tirée de la théorie marxiste,

plutôt qu'un travail qui *commence* avec l'histoire concrète... En discutant le passage du féodalisme au capitalisme il ne veut voir que la lutte des classes, alors qu'il faudrait prendre en considération toute l'expansion commerciale, les débuts du colonialisme, etc. Mais il a fait une recherche très considérable, et son travail doit être pris au sérieux. Il y a d'autres ouvrages intéressants : mentionnons l'étude sur le Brésil, de Peter Evans, qui analyse le rôle des corporations multinationales — japonaises, allemandes, américaines — et leurs conflits, dans le cadre d'une interprétation assez complexe de la théorie de la dépendance. Citons aussi le travail de Gunter Frank et de Samir Amin (en Angleterre, quant à ce dernier). Je pense qu'il existe maintenant un marxisme tout à fait vivant, les contributions historiographiques étant à mon sens les plus importantes.

LÖWY : Une autre question : quels éléments de l'œuvre publiée par *Monthly Review* — tant par la revue que par la maison d'édition — vous semblent avoir eu le plus grand impact sur le public de gauche au cours de ces dernières années ?

MAGDOFF : Récemment c'est la revue qui a eu le plus grand retentissement.

LÖWY : Quelles sortes de questions dans la revue ont suscité l'intérêt le plus vif ?

MAGDOFF : Il est difficile de s'en faire une idée, mais d'après le feedback que nous avons obtenu je serais tenté de penser que c'est dans le domaine économique : l'analyse du krach d'octobre et de la dépression, etc. Ce que nous avons écrit sur l'*intifada* des Palestiniens a été bien reçu également. Il n'y avait rien de très nouveau à proprement parler — c'était un an après le début de l'intifada, et nous nous sommes basés sur des livres déjà publiés. Néanmoins des gens qui sont des spécialistes dans ce domaine nous ont dit que ce qu'on avait fait était important. Un Palestinien, que je ne nommerai pas mais qui a une grande réputation aux Etats-Unis — vous voyez peut-être à qui je fais allusion — m'a écrit une lettre où il dit qu'enfin il voit son peuple traité (dans l'analyse) comme il le mérite. De l'autre côté, un ami d'Israël, juif et sioniste de gauche, m'a téléphoné pour dire qu'il ne changerait pas un mot de l'article, que c'était parfait... Or je répète que dans cet article il n'y a rien de sensationnel, rien de vraiment neuf. Ce qu'il y a, par contre, c'est une manière de mettre les choses à leur place, d'articuler les phénomènes dans un ensemble, de brosser aussi le tableau de l'arrière-fond des événements...

LÖWY : Le numéro sur la religion a eu beaucoup d'effet, il me semble.

MAGDOFF : Oui, je le pense aussi. Mais il est difficile de savoir exactement ce qui influence la manière de penser d'un public de gauche, public dont il ne faut pas non plus exagérer la taille (nous

vendons chaque numéro, aux alentours de huit à dix mille exemplaires). Mais c'est un public qui compte. J'ai parlé un jour, lors d'un colloque en Yougoslavie, avec un militant de la guerilla guatamaltèque. Il m'a dit que lorsqu'ils partaient dans la jungle, ils donnaient toujours à une personne la responsabilité de porter la bibliothèque — un sac à dos plein de livres — et que *Monthly Review* faisait toujours partie de cette bibliothèque. Un autre exemple : un Sud-Africain qui, après avoir passé beaucoup d'années en prison, s'était enfin exilé à Londres, nous a dit quand nous l'avons rencontré que les prisonniers anti-apartheid — tant Noirs que Blancs — avaient régulièrement des séances d'étude où *Monthly Review* et ses ouvrages figuraient parmi les principales sources de documentation. D'après ce que l'on nous a dit, après le soulèvement à Sri Lanka on lisait *Monthly Review* dans le camp de concentration... Dans les pays avancés *Monthly Review*, même si elle se distingue peut-être des autres revues de gauche, n'est qu'une revue parmi d'autres. Alors que dans le Tiers monde, je pense qu'elle est vraiment unique...

Sayre : En ce qui concerne le futur de la revue, existe-t-il une jeune génération pour prendre la relève ?

Magdoff : Il n'y a pas de jeunes éditeurs chez nous, Sweezy et moi sommes toujours les seuls. Mais nous pensons qu'il y a des gens qui seront prêts à continuer. Le grand problème est d'ordre pratique. Il se trouve que nous, les éditeurs actuels, sommes tous deux en mesure de pourvoir à nos besoins indépendamment des ressources de la revue, qui sont extrêmement modestes, et loin de représenter assez pour vivre. Les éditeurs éventuels que nous envisageons ont une famille et sont professeurs d'Université avec des salaires tout à fait confortables... Ce que nous pourrions leur offrir serait absolument insuffisant, dérisoire par rapport à ce à quoi ils sont habitués. Nous sommes convaincus que nous trouverons une solution, mais pour l'instant elle n'est pas entre nos mains. Alors nous continuons. Quand nous avions la soixantaine nous nous disions, Sweezy et moi, que nous nous arrêterions à soixante-dix ans ; mais quand nous avons atteint cet âge nous avons décidé que tant pis, il faudrait que l'on nous sorte de *Monthly Review* les pieds devant !...